

**Zeitschrift:** Bulletin suisse de linguistique appliquée / VALS-ASLA  
**Band:** - (2018)  
**Heft:** 107: Internationalizing curricula in higher education : quality and language of instruction

**Buchbesprechung:** Compte-rendu

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 07.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Compte-rendu

**Rabatel, A. (2017).**

***Pour une lecture linguistique et critique des médias: Empathie, éthique, point(s) de vue.***

**Limoges: Lambert-Lucas.**

Professeur de sciences du langage à l'Université Lyon 1-Éspé, Alain Rabatel est connu pour ses très nombreux travaux sur l'énonciation, travaux appliqués fréquemment à différents cas médiatiques. Avec pas moins de 110 (!) articles, livres, chapitres publiés en 20 ans, la colossale œuvre scientifique d'Alain Rabatel, répartie entre différentes publications, dont certaines ont une diffusion restreinte sinon confidentielle, risquait de rendre son unité de pensée difficilement saisissable. Avec la publication de "Pour une lecture linguistique et critique des médias: Empathie, éthique, point(s) de vue", qui rassemble en quatre parties et 26 chapitres les publications les plus significatives de cet analyste de discours, Alain Rabatel donne une unité et une cohérence d'ensemble à une grande partie de son parcours scientifique tout au long de 517 pages denses, riches et incisives. Loin du simple collage d'articles, ce travail est véritablement repensé comme une démarche progressive entre propositions théoriques (chapitre 1), analyses médiatiques (chapitre 2), travaux sur l'émotion et l'empathie (chapitre 3), travaux sur le discours d'autrui (chapitre 4) – le tout précédé par une très utile introduction clarifiant tant le projet en lui-même que la posture de l'auteur ainsi que par la reprise d'un entretien accordé à la revue *Mots* qui donne un cadrage général permettant de mieux appréhender la suite de l'ouvrage. Outre cette dimension pédagogique, l'ouvrage offre une autre qualité: de nombreux chapitres sont des réécritures ou des synthèses de plusieurs publications et des échos entre chapitres sont faits tout au long des pages. Cette publication permet donc d'avoir une excellente synthèse sur le modèle énonciatif proposé par l'auteur, au centre duquel se trouve la question du point de vue (PDV), et de le voir appliqué à des exemples aussi différents que la rubrique de *fact-checking* "Désintox" de Libération, le traitement médiatique de l'affaire Dominique Strauss-Kahn, celui des suicides à France-Télécom ou encore le jeu des citations du site "Arrêt sur images".

Précisons pour les lecteurs et lectrices de ce compte-rendu que l'on ne peut pas résumer un tel ouvrage: une vingtaine de pages n'y suffiraient pas. Je vais me contenter de donner quelques perspectives qui souligneront à mon sens pourquoi ce livre est indispensable à quiconque entend analyser une production médiatique écrite. Précisons aussi que si l'ouvrage se destine à des chercheurs en sciences de la communication, ces derniers auront la tâche facilitée avec une solide connaissance en linguistique et analyse de discours: la première

partie de l'ouvrage demande une lecture lente et attentive pour saisir les finesses d'un modèle d'analyse de l'expression d'un point de vue qui permet par exemple de distinguer des PDV pris en charge des PDV quasi-pris en charge, lesquels peuvent marquer accord, consonance, prise en charge  $\emptyset$ , prise en charge, désaccord ou dissonance. Mais une véritable lecture critique des médias implique de passer par de telles finesses d'analyse, pour au moins deux raisons: la première est la prévalence de l'"effacement énonciatif" dans les genres médiatiques d'information – voire de commentaire – effacement qu'on doit bien se garder de confondre avec une forme de neutralité. La seconde est la légitime insistance d'Alain Rabatel sur la centralité de la question de la dialectique entre responsabilité énonciative et empathie, qui est souvent un moyen pour les journalistes de presse écrite de cadrer un événement selon une perspective alors que le texte lui-même ne semble pas présenter de point de vue subjectif. Rabatel défend, et plutôt bien, que sa notion technique de PDV, parce qu'elle permet tant de rendre compte des "biais" de l'effacement énonciatif comme de la co-construction *collective* de la référence, est une porte d'entrée idéale pour l'analyse des médias qui se prétendent trop souvent désengagés ou objectifs. De fait, toute analyse des médias se devrait d'être d'abord linguistique, selon lui.

Rabatel reproche en outre une certaine frilosité à des collègues linguistes trop descriptifs et résistants à une dimension critique et à une critique politique. Sans s'affilier pleinement à l'analyse critique des discours d'un van Dijk ou d'une Wodak, l'auteur plaide pour une analyse de discours engagée, en se fondant sur le fait que le déni de la subjectivité du chercheur est coûteux et peu réaliste, ne serait-ce que par rapport au poids des institutions, au rapport à soi et au monde. Il vaut peut-être mieux tenir compte de la subjectivité de chercheur en tentant de relever un double défi: "penser la subjectivité aussi objectivement que possible et [...] penser l'objectivité en faisant place à la subjectivité" (166). Ce double défi demandant de faire place à l'intersubjectivité, à la circulation des points de vue, on peut comprendre l'insistance de l'auteur sur la réflexion éthique, en particulier l'éthique des discours, et sur la mobilité des PDV qu'implique la question de l'empathie, réflexions à partir desquelles peut se construire une forme d'auto-contrôle de l'engagement du chercheur ou, pour reprendre la formule oxymorique de Marc Lits plusieurs fois citée par l'auteur, un "engagement désengagé".

La densité philosophique, la finesse d'analyse du modèle théorique et le style volontiers abstrait de Rabatel rendent les 150 pages consacrées aux propositions théoriques assez ardues, heureusement soutenues par des exemples permettant de saisir la subtilité du modèle. Mais les chapitres 1 à 3 permettent de progressivement ancrer la notion de point de vue et les richesses de son analyse, notion qui permet de tenir compte de la manière dont un énonciateur – individuel, collectif ou anonyme – envisage un objet de discours, ainsi que sa posture, par exemple de sur-énonciation ou de sous-énonciation.

Tout au long de la construction de son modèle, Rabatel révèle bien son intérêt pour les énoncés non marqués, mettant en évidence la problématique de l'effacement énonciatif en ce qu'il fait apparaître les énoncés comme plus fiables ou plus assurément vrais. Dans un monde médiatique traversé par la recherche de la vérité, la distinction entre information et commentaire ou la métaphore de la fenêtre ouverte sur le monde, nul doute que l'apparente transparence de l'assertion non modalisée nécessite un regard aiguisé de l'analyste et des outils appropriés. Les cinq pages consacrées à un exemple relatif à la dénomination des policiers, entre "gardiens de la paix" et "forces de l'ordre", déploient de manière fascinante les plus fines subtilités de l'analyse de la prise en charge des énoncés, ce qui permet de finaliser le modèle d'analyse dans un tableau synthétique extrêmement précieux (p. 122). Après cette entrée en matière très linguistique, les quatre derniers chapitres de cette partie se placent sous une égide plus philosophique ou plus exactement éthique en traitant de questions, complexes et importantes, du rapport à la vérité, de la question de la responsabilité sociale, de l'engagement désengagé du chercheur mais aussi de la difficulté de l'invisible: comment l'analyse de discours peut-elle saisir les inégalités sociales si ces dernières sont invisibles dans les discours?

Avec la deuxième partie commencent les analyses de différents cas concrets où l'on saluera la démarche d'aller et retour entre un examen descriptif rigoureux et une dimension interprétative qui permet de relier le cas particulier à des réflexions plus générales. Ainsi les chapitres 9 et 10 présentent des exemples qui ouvrent sur des réflexions importantes sur la question de la responsabilité journalistique (sans oublier celle de l'analyste de discours). Les chapitres 11 à 13, analysant des textes touchant d'une certaine manière à la *peoplisation* permet d'envisager des questions d'idéologies collectives, plus ou moins visibles, plus ou moins inscrites dans des présupposés ou des sous-entendus et des stratégies de mise en texte et de mise en page questionnables sur le plan éthique. Les chapitres 14 à 16, consacrés à la rubrique "Désintox" de *Libération*, seront aussi une lecture précieuse dans le contexte actuel de "fake news" ou d'"ère post-vérité". Le dernier chapitre en particulier évoque, derrière le caractère louable des articles de vérification des faits, les points faisant question, les taches aveugles du processus.

Dans la troisième partie, Rabatel ouvre le chantier "émotions et empathie" à travers l'analyse de plusieurs cas, dont les trois premiers touchent à des perspectives féministes. Dans le premier chapitre de cette partie, on notera que Rabatel met en évidence deux notions théoriques peu déployées dans la première partie de l'ouvrage: l'empathie et l'argumentation. Il faut dire que le compte rendu judiciaire analysé dans le chapitre 17, touchant à une affaire de viol, est tout à fait singulier et fascinant du point de vue de la démarche d'empathisation, même s'il est peu représentatif du genre. Commencer cette partie par ce chapitre est particulièrement fécond pour évoquer l'empathie saisie selon une perspective d'analyste de discours et pour défendre une définition de

l'argumentation qui s'inscrit assez résolument dans la tradition francophone de Jean-Blaise Grize et Ruth Amossy, à savoir une argumentation que Rabatel qualifie d'indirecte – "qui repose sur les inférences qu'on tire de la construction des objets du discours, très efficace parce qu'elle argumente sans y paraître" (27). On retrouve ici la préoccupation de l'auteur pour les discours non marqués qui disent bien plus que ce qu'ils ne paraissent dire. Mais aussi, en toile de fond, une certaine méfiance envers la pratique médiatique bien connue de la simple confrontation de paroles; tout comme la justice confronte des témoignages qui se neutralisent, les médias font souvent parler des acteurs qui s'opposent mais sans effort de se mettre à la place des uns et des autres, dans une position d'extériorité qui manque parfois l'essentiel. Le cas des suicides de France-Télécom analysé dans les chapitres 20 et 21 est exemplaire d'une lente prise en compte par les médias de la dimension invisible, au-delà des cas individuels.

Avec cette idée de confrontation des points de vue (au sens non technique du terme) qui doit, pour Rabatel, dépasser la simple juxtaposition de propos, on entre de plain-pied dans la dernière partie de l'ouvrage qui vise précisément à étudier la représentation des points de vue autres dans un discours citant. Poussant parfois l'analyse jusqu'à un cas de quasi-disparition du journaliste citant, chapitre 25, Rabatel montre que, même minimaliste, l'intervention journalistique ne l'exonère pas de sa responsabilité. Comme le dit l'auteur lui-même, au-delà de la diversité des cas qu'il analyse, les mêmes fils rouges reviennent sous sa plume: empathie, responsabilité, PDV malgré la transparence, l'invisibilité, le refuge de l'objectivité.

Cet ouvrage, qui "ne souhaite pas conclure", est une somme de réflexions diverses, importantes, par forcément faciles, car exigeant de ne pas se cantonner à la surface textuelle. Même si on peut reprocher une publication très compacte, aussi dense sur le plan de la mise en page que des réflexions et des analyses, ainsi que des inévitables redites liées à la reprise d'articles publiés, "Pour une lecture linguistique et critique des médias" réussit largement à convaincre de la thèse posée en titre. Si on ajoute une bibliographie monumentale, un index précieux et une table des matières détaillée, le chercheur en communication ou l'analyste de discours découvrira là un livre incontournable pour la réflexion sur l'énonciation dans le discours médiatique écrit. A l'image de Roselyne Koren qui, en 1996, soulignait le leurre de l'impartialité et de l'objectivité, Rabatel enfonce ici le clou et redit toute l'importance de l'analyse de l'énonciation dans des énoncés qui semblent simplement asserter le monde.

## **BIBLIOGRAPHIE**

Koren, R. (1996), *Les enjeux éthiques de l'écriture de presse et la mise en mots du terrorisme*. Paris: L'Harmattan.

**Thierry HERMAN**

Universités de Lausanne et de Neuchâtel

Thierry.Herman@unine.ch





# Compte-rendu

Berthele, R. & Lambalet, A. (2018).

*Heritage and School Language Literacy Development in Migrant Children. Interdependence or Independence?*

Second Language Acquisition: 119.

Bristol: Multilingual Matters.

Im schulischen Zusammenhang ist das Paradigma weit verbreitet, dass bei mehrsprachigen Kindern die Erstsprache gefördert werden muss, damit die Zweitsprache erfolgreich erworben werden kann. In den verschiedenen Beiträgen des Sammelbandes "Heritage and School Language Literacy Development in Migrant Children" wird dieses Paradigma hinterfragt und der vermeintliche Sprachentransfer untersucht. Im Zentrum stehen die Literalitätsfähigkeiten (literacy skills) in beiden Sprachen (heritage und school language) und die Beantwortung der Frage, inwiefern das Potential von geteilten und transferierten Ressourcen zwischen den beiden Sprachen beim Erwerb der literacy skills genutzt wird.

Das Herausgeberpaar Raphael Berthele und Amelia Lambalet eröffnen den Band (**Beitrag 1**) mit theoretischen und methodologischen Überlegungen zum Thema. Sie lehnen sich dabei sowohl an Bilingualismus- als auch an Multilingualismus-Untersuchungen an. Im Zentrum steht einerseits Cummins Interdependenz-Hypothese (Cummins (1979)). Diese besagt, dass das L2-Niveau, das ein Kind erreichen kann, teilweise von der L1-Kompetenz abhängt (zu der Zeit, in welcher der L2-Erwerb einsetzt). Andererseits beschäftigen sie sich mit den theoretischen Ansätzen, die aus Cummins Hypothese abgeleitet wurden bzw. damit verwandt sind, z. B. mit den Schwellentheorien (vgl. u. a. Cummins 1979). Diese gehen davon aus, dass ein Transfer zwischen zwei Sprachen erst dann stattfinden kann, wenn in der ersten Sprache ein gewisses Niveau – eine Schwelle – erreicht wurde. Berthele und Lambalet diskutieren die widersprüchlichen empirischen Befunde und die begrifflichen Unschärfen und kommen zum Schluss, dass es wahrscheinlich ist, eine Null-Hypothese anzunehmen: es mag Interdependenzen zwischen den Sprachen geben, die aber nicht auf Schwellen zurückzuführen sind, sondern kontinuierlicher Natur sind.

In den **Beiträgen 2 bis 6** des Sammelbands werden die Resultate des HELASCOT-Projekts diskutiert. Im Zentrum des Projekts steht eine Langzeituntersuchung, welche die *biliteracy*-Entwicklung und verborgenen Transferprozesse zwischen *heritage language* und der Schulsprache von Kindern portugiesischer Muttersprache in der französisch- und deutschsprachigen Schweiz untersucht. In **Beitrag 2** beschreiben die



Autorinnen und Autoren, Amelia Lambelet, Raphael Berthele, Magalie Desgrippes, Carlos Pestana und Jan Vanhove, die Eckdaten der Langzeituntersuchung. Insgesamt wurden 508 Kinder getestet (inklusive monolingualer Kontrollgruppen). Dank der grossen Anzahl Kinder konnten trotz beträchtlicher Dropout-Rate im Zuge der Untersuchung aussagekräftige Resultate erzielt werden. Die Testreihen fanden anfangs und Ende der 3. Primarschulklasse und Ende der 4. Klasse statt.

**Beitrag 3** von Magalie Desgrippes und Amelia Lambelet beleuchtet die soziolinguistische Einbettung der Portugiesisch-Sprechenden in der Schweiz. Im Zentrum stehen dabei auch der sozioökonomische Status und die familiäre literacy-Umgebung. Erhoben wurden diese Faktoren mit Fragebögen. Die Kenntnisse der Lokalsprache sind bei den befragten portugiesischen Eltern in der Westschweiz besser als bei denjenigen in der Deutschschweiz. Erklärt wird diese Tatsache von den Autorinnen einerseits mit der engeren Sprachverwandtschaft von Portugiesisch und Französisch und damit, dass in Portugal in der Schule Französisch gelernt wird, und andererseits damit, dass die Diglossie-Situation in der Deutschschweiz den Spracherwerb erschwert. Insgesamt haben die befragten portugiesischen Familien einen tiefen sozioökonomischen Status – vor allem die Väter sind schlecht ausgebildet und das Familieneinkommen ist gering. Zur literacy-Umgebung ist festzuhalten, dass die Familien mehr portugiesische als anderssprachige Bücher besitzen, aus denen regelmässig vorgelesen wird und dass der Konsum an elektronischen Medien bei portugiesischen Kindern höher ist als bei den Vergleichsgruppen.

In **Beitrag 4** wird die Entwicklung des Leseverstehens der portugiesischsprachigen Kinder in der Schweiz untersucht. Den Beitrag verfasst haben Carlos Pestana, Amelia Lambelet und Jan Vanhove. Getestet wurde das Leseverstehen mit 15 Multiple-Choice-Fragen zu Textauszügen aus *Alice im Wunderland* in den verschiedenen Sprachen. Die Resultate zeigen, dass im Portugiesischen die Bilingualen schlechter abschneiden als die Kontrollgruppe in Portugal. In der Schulsprache schneiden die Bilingualen in der Westschweiz aber besser ab als in der Deutschschweiz. In der Westschweiz haben die Bilingualen gar ähnliche Resultate wie die monolinguale Kontrollgruppe. Letzteres wird in Verbindung gebracht mit dem Fakt, dass die Westschweizer Bilingualen aufgrund der Sprachkenntnisse der Eltern auch in der Familie häufiger dem Französisch ausgesetzt sind als die Deutschschweizer Bilingualen der deutschen Sprache. Die Autoren und Autorinnen des Beitrags halten es auch für möglich, dass die Westschweizer generell ein besseres Leseverständnis als die Deutschschweizer Gruppe aufweist, da sie auch im beim portugiesischen Test besser abschneidet.

Der Entwicklung argumentativer und narrativer Schreibfähigkeiten von portugiesischsprachigen Kindern in der Schweiz widmen sich Magalie Desgrippes, Amelia Lambelet und Jan Vanhove in **Beitrag 5**. Die bilingualen

Kinder mussten in beiden Sprachen (Portugiesisch und Französisch bzw. Deutsch) je einen narrativen Text und einen argumentativen Brief schreiben. Die Untersuchungsergebnisse zeigen, dass in beiden Textgenres über die drei Untersuchungszeitpunkte eine Entwicklung stattfindet. Auch hier zeigt sich, dass die Bilingualen in der Westschweizer Gruppe in ihren Resultaten vor allem im narrativen Teil nicht hinter den Monolingualen zurückliegen, während in der Deutschschweiz die Monolingualen durchgehend besser abschneiden als die Bilingualen. Zurückgeführt werden die Unterschiede in den Sprachregionen wie in Beitrag 4 auf die Sprachkenntnisse der Eltern.

In **Beitrag 6** analysieren Jan Vanhove und Raphael Berthele die bisher vorgestellten Resultate auf mögliche Interdependenzen zwischen den Sprachen. Sie stellen fest, dass die Testresultate in den Sprachtests (zum Zeitpunkt T2 oder T3) durch frühere Testresultate (T1 oder T2) in der selben Sprache vorhergesagt werden können. Noch genauer wird die Vorhersage, wenn die früheren Testresultate in der anderen Sprache miteinbezogen werden. Zwar liegt hier oberflächlich gesehen Interdependenz vor, diese kann aber gemäss Vanhove und Berthele auch anders erklärt werden. Da keine klaren Einflussrichtungen zwischen L1 und L2 nachweisbar sind und die Sprachverwandtschaft ebenfalls keinen eindeutigen Effekt hat, zweifeln Vanhove und Berthele generell an der Gültigkeit der Interdependenz-Hypothese und plädieren dafür, auch die Resultate anderer Langzeit-Untersuchungen erneut zu evaluieren.

Urs Moser, Nicole Bayer und Martin J. Tomasik beschreiben im **Beitrag 7** ihre Untersuchung zu Transfereffekten zwischen der Migrationssprache und der Schulsprache im Kindergarten. In einer grossen Interventionsstudie wurden Kindergartenkinder mit unterschiedlichen Herkunftssprachen während 2 Jahren speziell gefördert: sie erhielten zusätzlichen Herkunftssprachenunterricht (mit Fokus auf Sprach- und Kulturvergleichen), in der Schule und in den zusätzlichen Stunden in L1 wurden koordinierte Sprachprojekte unterrichtet und die Eltern wurden speziell instruiert, wie sie ihre Kinder in der L1 fördern können. Verglichen wurde mit einer Kontrollgruppe, die nicht am Förderprogramm teilnahm. Die Resultate zeigen keine statistisch relevanten positiven Effekte der Intervention. Moser et al. führen als mögliche Erklärung den niedrigen sozio-ökonomischen Status der Familien der untersuchten Kinder an und betonen, dass kurze Intervention nicht ausreichen, um die Sprachkompetenzen merklich zu verbessern. Längerfristige Förderprogramme mit Berücksichtigung der familiären und gesellschaftlichen Faktoren seien nötig. Bezüglich der Interdependenz-Hypothese gehen sie sogar einen Schritt weiter: sie bezweifeln, dass Kinder mit Migrationshintergrund und meist niedrigem sozio-ökonomischem Status überhaupt eine bilinguale Entwicklung im eigentlichen Sinn (bzw. in Sinne Cummins) durchmachen und nennen dies als mögliche Erklärung, warum Interdependenzen zwischen den Sprachen der untersuchten Kinder kaum auftreten bzw. kaum nachzuweisen sind.

Die möglichen Transfer-Effekte der L1-Förderung durch sogenannte HSK-Kurse (Heimatliche Sprache und Kultur) untersucht auch Edina Krompæk im **Beitrag 8**. In einer longitudinalen quasi-experimentellen Studie wurden die Sprachkompetenzen von Kindern der 5. und 6. Primarschulklasse aus Zürich in L1 (Albanisch oder Türkisch) und in Deutsch (L2) mit c-Tests untersucht. Auch hier zeigt sich kein signifikanter Unterschied in der Deutsch-Sprachkompetenz im Vergleich von Kindern mit und ohne HSK-Besuch. Das bedeutet, dass sich auch in dieser Studie kein Interdependenz-Effekt nachweisen lässt. Die HSK-Kurse haben aber sehr wohl einen positiven Effekt auf die L1 der Kinder.

**Beitrag 9** ist der einzige im Sammelband, der die Interdependenz-Hypothese anhand einer Untersuchung ausserhalb der Schweiz überprüft. Lea Nieminen und Riikka Ullakonoja testeten in einer Longitudinalstudie die Schreibfähigkeiten in Russisch und Finnisch bei 47 russischsprachigen Migrantenkinder zwischen 9 und 15 Jahren. Neben Sprachfähigkeiten wurden auch andere Faktoren erhoben (Background und kognitive Fähigkeiten). Sie stellen dabei fest, dass es weniger Korrelation zwischen Background-Faktoren als zwischen linguistischen und kognitiven Faktoren gibt: so zeigen sich z. B. negative Korrelationen zwischen Finnisch und Russisch – schlechte Finnisch-Schreibfähigkeiten korrelieren mit guten Russisch-Schreibfähigkeiten. Insgesamt verbessern sich die Schreibfähigkeiten der Schüler und Schülerinnen über die Zeit im Finnischen und im Russischen. Es ist eine grössere Verbesserung im Finnischen festzustellen, aber es lassen sich keine Belege für Transfer von L1 zu L2 oder umgekehrt finden. Stattdessen – so die Autorinnen – zeige das Entwicklungsbild, dass viele andere Dinge als nur L1-Sprachkenntnisse die Schreibfähigkeiten und Lernwege bestimmen.

Raphael Berthele schliesst in **Beitrag 10** den Sammelband mit einer Übersicht der Befunde, deren Einordnung in die Theorie und einer letzten Diskussion um die Gültigkeit der Interdependenz-Hypothese ab. Die populäre Forderung nach Erstsprachunterricht, um damit die Entwicklung der Schulsprache zu begünstigen, wird mit den Testresultaten des Sammelbandes in Frage gestellt. Berthele betont aber, dass damit nicht bewiesen sei, dass die HSK-Kurse nicht sinnvoll seien, nur sei deren Instrumentalisierung als notwendig für die Kompetenzentwicklung in der Schulsprache nicht gerechtfertigt.

Bei manchen Sammelbänden müssen sich die Lesenden fragen, was das Verbindende der Beiträge ist – dies ist hier sicherlich nicht der Fall. Gerade weil es sich aber um verschiedene empirische Studien mit thematisch ähnlichen Forschungsfragen handelt, lässt es sich wohl nicht vermeiden, dass gewisse Redundanzen zwischen den Beiträgen vorhanden sind – vor allem in den diskutierten theoretischen Ansätzen.

Hilfreich gerade für junge Forschende scheint mir der offensive Umgang mit Problemen im Forschungsdesign von Longitudinalstudien (Beitrag 6). So wird davor gewarnt, sich beim Design zu sehr auf praktische (statt inhaltliche)

Überlegungen abzustützen, sich also z. B. nur davon leiten zu lassen, wie viel Zeit zwischen den Untersuchungen verstreichen muss, damit es für die getesteten Personen nicht zu viel wird.

Die empirischen Untersuchungen wurden generell genau beschrieben und sorgfältig designt. Dennoch gibt es einige Punkte, über die kritische Lesende stolpern: Bei den Ausführungen zum HELASCOT-Projekt ist unklar, ob sich in der Kontrollgruppe nur Monolinguale oder auch Bilinguale mit anderer Erstsprache befinden.

In verschiedenen Beiträgen (2-6 und 8) wurden auch Vergleiche angestrebt zwischen Sprachfertigkeiten von Kindern, die HSK-Kurse besuchen und solchen, die das nicht tun. Warum sich Familien entschliessen, ihre Kinder nicht in die Kurse zu schicken, wurde nicht untersucht. Zwar werden mögliche Gründe genannt – wie zum Beispiel, dass die Kurse ausserhalb des Schulunterrichts stattfinden und nicht benotet werden oder dass einzelne Kurse kostenpflichtig sind. In Beitrag 9 wird von russischen Kindern berichtet, die als Erstsprache Finnisch angeben, obwohl ihre Familien Russisch als Erstsprache der Kinder deklarieren. Die Autorinnen vermuten als Grund einen starken Integrationswunsch der Kinder. (Gewünschte) Zugehörigkeit und Identität könnten auch ausschlaggebend für den HSK-Besuch und nicht zuletzt für Sprachkompetenz sein. Dies müsste unbedingt untersucht werden.

Der Sammelband zeigt auf, wie lange sich "alte" Theorien halten, in der Welt ausserhalb der Wissenschaft festsetzen und unhinterfragt weitergereicht werden. Es gelingt den Autorinnen und Autoren, aufzuzeigen, dass neue Ansätze zur Interpretation von mehrsprachigen Fertigkeiten nötig sind. Diese werden hier zwar nicht mitgeliefert, die Lektüre weckt aber Neugier und kann Forschende inspirieren, weiter nach den Gründen und Regeln von erfolgreicher Sprachkompetenzentwicklung bei Mehrsprachigen zu suchen.

## LITERATURHINWEISE

Cummins, J. (1979): Linguistic interdependence and educational development of bilingual children. *Review of Educational Research* 49(2), 222-251.

### **Carol SUTER TUFEKOVIC**

LCC / Dept. für Angewandte Linguistik / Zürcher Hochschule für Angewandte Wissenschaften

carol.suter@zhaw.ch